

Evelyne OLÉON, Professeur de philosophie au lycée Chateaubriand de Rome
Cours interactif en visioconférence proposé aux partenaires du
Programme *Europe, Éducation, École* le 18 janvier 2018, de 10h à 12h

Diffusion en direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

Diffusion en différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

LE COURAGE

De Platon jusqu'aux philosophies contemporaines, l'éthique a accordé une place de choix au courage, reconnu non seulement comme l'une des vertus principales – l'une des quatre vertus dans la Cité comme dans l'individu selon Platon, au côté de la sagesse, de la tempérance et de la justice ; l'une des quatre vertus « cardinales » selon la tradition chrétienne - mais aussi comme la condition de toutes les vertus, nécessaire à l'effectivité de chacune d'elles et sans laquelle les autres qualités resteraient de pures intentions velléitaires.

Historiquement le courage – étymologiquement disposition du *cœur* - s'est adapté aux différentes conceptions politiques, morales et religieuses. L'*andreia*, symbole de virilité, se manifestait à travers l'action d'éclat chez le héros homérique. Dès le 5^{ème} siècle avec Platon et Thucydide, le courage s'intellectualise : il ne s'agit plus d'éclat, d'*ardeur* et de *bravoure* mais de *fermeté d'âme*. Le courage s'accompagne alors de raison et de sagesse. Avec le christianisme le courage s'intériorise, il se manifeste dans la lutte contre les ennemis intérieurs ; son contraire n'est plus *la lâcheté* mais le *découragement*, *la paresse* et *l'indécision*. Il devient la marque de la volonté. Mais en dépit des modifications qu'il connaît le courage persiste comme l'élément central de la philosophie politique et morale au point d'être peut-être le seul dénominateur commun des pensées les plus opposées - Platon et Nietzsche par exemple – Pourquoi dans l'imaginaire collectif comme dans la réflexion philosophique le courage jouit-il d'un tel prestige éthique qui lui permet de traverser les époques sans perdre de son importance ? Et cela est d'autant plus étonnant que, dès que l'on s'interroge à son sujet, son statut comme sa définition mettent la pensée dans l'embarras.

Le courage serait la vertu par excellence et pourtant sa valeur ne peut être inconditionnelle : que dire du courage des méchants ? Voltaire disait de lui qu'il était « *une qualité commune aux scélérats et aux grands hommes* ». D'ailleurs nulle autre vertu ne semble se prêter autant aux pastiches et aux faux -semblants. Aristote nous en avertit qui définit le courage en démasquant ces faux courageux que sont le téméraire mais aussi l'homme à la recherche de gloire ou encore le fanfaron qui parle au lieu de faire. Penser le courage c'est donc nécessairement chercher à le délimiter, le distinguer de ce qu'il n'est pas et voir qu'il n'est courage que sous certaines conditions – la présence de la peur que l'on surmonte sinon il ne s'agit que d'intrépidité ; la raison et l'intelligence qui l'éclairent ; la *persévérance* qui le fait durer dans le temps.

On verra les paradoxes qui le constituent : le courage est fait d'affect et d'émotion mais aussi de raison ; il est la vertu du *commencement* mais aussi de *l'endurance* ; il donne à penser d'un côté *une vertu héroïque* mais de l'autre *une vertu méritoire*. On mettra en évidence ces paradoxes en examinant d'abord le courage comme *vertu de l'action* en général avant d'envisager le courage comme *vertu politique* puis le *courage intellectuel*, celui de la *parrhèsia*, le courage de dire la vérité qui pourrait caractériser le courage du philosophe.

BIBLIOGRAPHIE

Platon, *Le Lachès*

Platon, *Le Protagoras* – 349 et suivant

Platon, *République IV* – 429-442

De Romilly Jacqueline. Réflexions sur le courage chez Thucydide et chez Platon. In :
Revue des *Études Grecques*, tome 93, Juillet-décembre 1980. pp. 307-323

Louise Rodrigue « La définition du courage dans le Lachès et son illustration dans
l'Apologie de Socrate »

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, III, 9,10,11,12

Aristote, *Ethique à Eudème*, III,1

Aristote, *La grande morale*, I, chap. XIX

Saint Augustin, *Les Confessions*, Livre VIII

Saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIa, IIae 123-128

Arendt, *La crise de la culture, Qu'est-ce que la liberté ?*

Arendt, *Qu'est-ce que la politique ? Le sens de la politique*

Paul Tillich, *Le courage d'être*

Jankélévitch, *Les vertus de l'amour*, Traité des vertus II, 1

Foucault, *Le courage de la vérité*, Cours au collège de France 1984.

Article « courage » dans *Le dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*,
sous la direction de Monique Canto-Sperber, tome 1

Berns, Blésin, Jeanmart, *Du courage, une histoire philosophique. Le courage, en
connaissance de causes*, dirigé par Pierre Michel Klein. Editions autrement

André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, p.59/79

Cynthia Fleury, *La fin du courage*

Dissensus [En ligne], N° 2 (septembre 2009), Dossier « Figures du courage politique
dans la philosophie moderne et contemporaine »

Manuel Cervera-Marzal, « Le courage comme vertu cardinale du sujet politique »,
Variations [En ligne], 2012

TEXTES

Texte 1

Aristote, *Ethique à Nicomaque* (traduction Tricot), III, 10 1115 b-1116 a

« L'homme courageux est à l'épreuve de la crainte autant que l'homme peut l'être. Aussi même en éprouvant de la crainte dans les choses qui ne sont pas au-delà des choses humaines, il leur fera face comme il convient et comme la raison le demande en vue d'un noble but, car c'est là la fin vers laquelle tend la vertu. D'autre part il est possible de redouter ces choses là plus ou moins, et il est possible en outre de redouter des choses non redoutables comme si elles étaient redoutables. Des erreurs qui se produisent à cet égard, l'une consiste à redouter ce qui ne doit pas l'être, l'autre à le redouter d'une façon qui ne convient pas, ou en un temps inopportun et ainsi de suite ; et il en est de même pour les choses qui inspirent confiance. Celui donc qui attend de pied ferme et redoute les choses qu'il faut, pour une fin droite, de la façon qui convient et au moment opportun, ou qui se montre confiant sous les mêmes conditions, celui-là est un homme courageux. (...)

De tous ceux qui, en ce domaine, pèchent par excès, l'un pèche par manque de peur et n'a pas reçu de désignation (...) l'autre qui pèche par excès de confiance en soi dans les choses redoutables, est un téméraire (le téméraire est encore considéré comme un vantard, et qui se donne des airs de courage : ce que l'homme courageux est à l'égard des choses redoutables, le téméraire veut seulement le paraître, et dans les situations où il est possible de se trouver il imite le premier. C'est

pourquoi aussi la plupart de ces sortes de gens sont des poltrons qui font les braves : car dans ces situations, tout en faisant bonne contenance, ils ne tiennent pas ferme longtemps contre les choses qu'ils craignent.) l'autre enfin qui pêche par excès de crainte est un lâche. (...)

Ainsi le lâche, le téméraire et le courageux ont rapport aux mêmes objets ; la différence qui les sépare porte uniquement sur la façon dont ils se comportent envers les dits objets. Les deux premiers en effet pêchent par excès ou par défaut, et le troisième se tient dans un juste milieu et comme il doit être »

Texte 2

Jankélévitch, *Les vertus de l'amour*, Traité des vertus II, tome 1, p.110-111

« L'intelligence nous conduit le plus loin possible dans la voie de la décision, mais il y a des choses qu'elle ne peut faire à la place du courage ; elle ne saurait remplacer l'instant irremplaçable ; elle ne nous dispense pas de ce fiat vertigineux qui est la seule cause suffisante et décisive de l'acte. Il est plus facile de faire une omelette sans œufs que de déclencher le passage à l'acte sans cette force violente et tranchante et révolutionnaire d'une volonté drastique. La réflexion s'entortille sur soi à l'infini comme la conscience trop scrupuleuse suivant Fénelon ; mais le courage dans sa brutale simplicité résout le problème de l'acte en le *faisant*, c'est-à-dire en jouant de la cithare : grâce au courage qui les encourage, les vertus, loin de s'apprendre à petites doses comme des habitudes techniques ou des talents, nous confèrent d'un seul coup le don divin et la grâce de l'inspiration ; l'apprenti courageux, devenu subitement improvisateur, se jette un beau matin à l'eau, fait le plongeur aventureux dans l'effectivité. »

Texte 3

Jankélévitch, *Les vertus de l'amour*, Traité des vertus II, tome 1, p.104

« Vérifions tour à tour : que le courage m'incombe à moi personnellement ; qu'il est la vertu de faire effectivement ; et notamment de faire séance tenante. Et d'abord c'est à moi de faire, non point à un autre ni à n'importe qui ; c'est à moi et par conséquent à tout le monde, ou du moins à chacun de nous qui est moi pour soi, à tous nos frères et sœurs créatures, mais *d'abord à moi*. A moi de commencer, de donner l'exemple, de prendre cette initiative où chacun est un inventeur, un improvisateur et un créateur pour soi, où chacun est, comme moi-même, seul et premier et en définitive irremplaçable. Il y a toujours un élément de solitude dans le courage, et toujours plus de courage à rester seul. Quand ce ne serait que parce que le courage est de faire ! Il n'y a d'important, d'effectif et de sérieux que ce qu'on fait soi-même et sans se faire remplacer : par exemple le candidat, quel que soit le dévouement de ses amis, doit tôt ou tard comparaître lui-même, et le malade se faire opérer lui-même ; et l'amant de Molière faire ses commissions lui-même, la médiation des valets ingénieux ne facilitant que la mise en rapports, les voies de l'entrevue et les préparatifs de l'intrigue : car si Sganarelle peut m'obtenir un rendez-vous, il n'y peut aller à ma place, il y a des choses que nulle personne interposée ne peut faire à ma place ; et le milliardaire aussi il est bien obligé finalement de se déranger, de se servir lui-même...Il y a en désespoir de cause un effort minimum que le machinisme et le confort le plus luxueux n'épargneront pas au paresseux et au lâche ; ici l'armée des serviteurs devient inutile. Au-delà de la douleur l'acte le plus solitaire de la vie, c'est-à-dire la mort, sera donc aussi celui qui exige le plus grand courage. On meurt seul, disait Pascal. Ici pas de suppléants : on peut se sacrifier pour moi dans telle circonstance déterminée (comme il arrivait jadis pour le service militaire), mais on ne

peut me dispenser de mourir en général ; c'est là une chose que chacun doit faire pour soi et quant à soi. »

Texte 4

Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Qu'est-ce que la liberté ? p.202

« Courage est un grand mot, et je n'entends pas par là l'audace de l'aventurier qui risque joyeusement sa vie pour être aussi profondément et intensément vivant que l'on peut l'être en face du danger et de la mort. La témérité n'est pas moins en rapport avec la vie que la lâcheté. Le courage que nous considérons encore comme indispensable à l'action politique et que Churchill a nommé un jour : « la première des qualités humaines parce qu'elle est la qualité qui garantit toutes les autres », ne satisfait pas notre sens individuel de la vitalité, mais il est exigé de nous par la nature même du domaine public. Car ce monde qui est le nôtre, par cela même qu'il existait avant nous et qu'il est destiné à nous survivre, ne peut simplement prétendre se soucier essentiellement des vies individuelles et des intérêts qui leurs sont liés ; en tant que tel le domaine public s'oppose de la façon la plus nette possible à notre domaine privé où, dans la protection de la famille et du foyer, toute chose sert et doit servir la sécurité du processus vital. Même de quitter la sécurité protectrice de nos quatre murs et d'entrer dans le domaine public, cela demande du courage, non pas à cause de dangers particuliers qui peuvent nous y attendre, mais parce que nous sommes arrivés dans un domaine où le souci de la vie a perdu sa validité. Le courage libère les hommes de leur souci concernant la vie, au bénéfice de la liberté du monde. Le courage est indispensable parce qu'en politique ce n'est pas la vie mais le monde qui est en jeu. »

Texte 5

Michel Foucault, *Le courage de la vérité*, p.14

« La parrhèsia est donc, en deux mots, le courage de la vérité chez celui qui parle et prend le risque de dire, en dépit de tout, toute la vérité qu'il pense, mais c'est aussi le courage de l'interlocuteur qui accepte de recevoir comme vraie la vérité blessante qu'il entend. (...) Vous voyez que, de ce point de vue-là, la rhétorique est exactement à l'opposé de la parrhèsia, (qui implique au contraire une) instauration forte, manifeste, évidente entre celui qui parle et ce qu'il dit, puisqu'il doit manifester sa pensée, et qu'il n'est pas question, dans la parrhèsia, que l'on dise autre chose que ce qu'on pense. La parrhèsia établit donc entre celui qui parle et ce qu'il dit un lien fort, nécessaire, constitutif, mais ouvre sous la forme du risque le lien entre celui qui parle et celui auquel il s'adresse. Car, après tout, celui auquel on s'adresse peut toujours ne pas recevoir ce qu'on dit. Il peut s'en trouver blessé, il peut le rejeter, et il peut finalement punir ou se venger de celui qui lui a dit la vérité. Donc la rhétorique n'implique pas de lien entre celui qui parle et ce qui est dit, mais vise à instaurer un lien contraignant, un lien de pouvoir entre ce qui est dit et celui auquel on s'adresse ; la parrhèsia, au contraire, implique un lien fort et constitutif entre celui qui parle et ce qu'il dit et ouvre, par l'effet même de la vérité, par l'effet de blessures de la vérité, la possibilité de rupture de lien entre celui qui parle et celui auquel il s'est adressé. Disons très schématiquement, que le rhéteur est, ou en tout cas peut parfaitement être un menteur efficace qui contraint les autres. La parrhèsiste, au contraire, sera le diseur courageux d'une vérité où il risque lui-même et sa relation avec l'autre. »

Texte 6

Kant, *Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?* (1784),
Trad. Jean-François Poirier et Françoise Proust, Flammarion, coll. GF, Paris,
Première édit. 1991, p. 43-44.

« Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre. *Sapere aude !* Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! Voilà la devise des Lumières. Paresse et lâcheté sont les causes qui font qu'un si grand nombre d'hommes, après que la nature les eut affranchis depuis longtemps d'une conduite étrangère (*naturaliter maiorennnes*), restent cependant volontiers toute leur vie dans un état de tutelle ; et qui font qu'il est si facile à d'autres de se poser comme leurs tuteurs. Il est si commode d'être sous tutelle. Si j'ai un livre qui a de l'entendement à ma place, un directeur de conscience qui a de la conscience à ma place, un médecin qui juge à ma place de mon régime alimentaire, etc., je n'ai alors pas moi-même à fournir d'efforts. Il ne m'est pas nécessaire de penser dès lors que je peux payer ; d'autres assumeront bien à ma place cette fastidieuse besogne. Et si la plus grande partie, et de loin, des hommes (et parmi eux le beau sexe tout entier) tient ce pas qui affranchit de la tutelle pour très dangereux et de surcroît très pénible, c'est que s'y emploient ces tuteurs qui, dans leur extrême bienveillance, se chargent de les surveiller. Après avoir d'abord abêti leur bétail et avoir empêché avec sollicitude ces créatures paisibles d'oser faire un pas sans la roulette d'enfant où ils les avaient emprisonnés, ils leur montrent ensuite le danger qui les menace s'ils essaient de marcher seuls. Or ce danger n'est sans doute pas si grand, car après quelques chutes ils finiraient bien par apprendre à marcher ; un tel exemple rend pourtant timide et dissuade d'ordinaire de toute autre tentative ultérieure. (...) »

Contact : europe.education.ecole@gmail.com